
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 18/2 (1991)

DOI: 10.11588/fr.1991.2.56921

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

de cela, elle aussi s'appuie sur un terme assez vague. Mais plus le terme reste flou, plus il lui permet d'opposer au classicisme et au romantisme, sur lesquels, à l'en croire, la critique continue à s'obnubiler, un mouvement au moins équivalent dont la critique devrait tenir compte pour réécrire l'histoire littéraire de l'époque. A cet effet, elle voit, à son tour, dans le terme de »Kunstperiode«, censé englober l'ensemble des courants littéraires entre 1789 et 1830, une possibilité de rendre davantage justice à l'héritage socialiste et humaniste de l'époque, que surtout le jacobinisme et la »Spätaufklärung« sont censés transmettre.

A plusieurs reprises la relation entre cosmopolitisme et nationalisme est également évoquée; tandis que, dans un article quelque peu décousu, G. HANEY fait bien ressortir l'ambiguïté de la »Burschenschaft«, à la fois progressiste et traditionaliste par nationalisme, se prononçant pour l'ancien droit et contre la Révolution parce que française, et que K. VIEWEG montre l'intention cosmopolite de la philosophie de l'histoire de Hegel, R. PESTER retrace rapidement l'évolution d'E. M. Arndt, en faisant ressortir que son nationalisme s'appuie à la fois sur la tendance patriotique de l'Aufklärung et sur la tradition démocratique de la Révolution; mais en même temps il brosse un tableau bien trop révolutionnaire de l'Allemagne quand il affirme que, dans la 2e moitié du XVIIIe siècle, »Hoffnungen auf soziale Umwälzungen regten sich im Alltagsbewußtsein und -empfinden der plebejischen Massen«. F. TOMBERG fait remarquer que l'origine du nationalisme, pour laquelle la critique a volontiers invoqué l'influence de Luther ou le caractère national, est due en partie aussi à la réaction à la Révolution française. Mais au lieu de suivre la renaissance de ce qu'on appellerait plus exactement patriotisme, il nous assène 17 thèses plus ou moins pertinentes.

Manifestement, les sujets évoqués dans ce recueil méritent l'attention, mais on regrette souvent que la discussion reste enfermée dans le débat »socialiste« et qu'elle campe sur des positions dépassées, ce qui vient parfois aussi du fait que les pères du marxisme-léninisme et leurs successeurs, parmi lesquels figurent aussi bien Gorbatchev qu'E. Honnecker, sont invoqués comme autant d'autorités incontestées et incontestables, qui dispensent ou empêchent quelques fois d'analyser les données historiques ou les textes.

Gonthier-Louis FINK, Strasbourg

Helmut REINALTER, *Österreich und die Französische Revolution*, Wien (Österreichischer Bundesverlag) 1988, 235 p. /

Ce n'est pas l'Autriche telle qu'elle apparaît sur les cartes d'aujourd'hui, mais celle de l'époque révolutionnaire qui est l'objet de ce livre. Et H. Reinalter y retrace moins l'histoire de la réception de la Révolution française dans la monarchie austro-hongroise que le passage du joséphisme au jacobinisme, c'est-à-dire l'origine, l'évolution et les ramifications du jacobinisme autrichien, soulignant à son tour que le joséphisme a profondément marqué bon nombre d'intellectuels, fonctionnaires, curés et écrivains acquis aux idées des lumières et prêts à s'engager aux côtés de l'Empereur pour faire de l'Autriche un pays moderne. Or, c'est dans ces milieux que se recrutaient les adeptes des idées de 1789 et les jacobins. Ceci amène H. Reinalter à évoquer le rôle joué par la franc-maçonnerie et les sociétés secrètes, le *Evergetenbund* de I. A. Feßler, les rosicruciens et les Illuminés; après Koselleck, qui n'est cependant pas cité, H. Reinalter estime que la thèse »vom letztlich unpolitischen Charakter der Freimaurerei« (26) doit être corrigée. La réception de la Révolution française en Autriche diffère sensiblement de celle du reste de l'Empire. Dès 1790, sous Léopold II, un clivage s'était opéré, comme il ressort d'une part de la campagne de dénigrement d'A. Hoffmann et de la »Wiener Zeitschrift« contre les philosophes, les Illuminés et les jacobins, accusés d'avoir fomenté la Révolution, et ceux qui, avec F. X. Huber, J. B. Alxinger, J. Schreyvogel, restèrent sensibles aux acquis de la Révolution et continuèrent à défendre les lumières et les droits de

l'individu face au prince, avant de prendre à leur tour leurs distances envers l'anarchie qui régnait à Paris, envers l'étrange application des principes de 89. Tandis qu'un chapitre est consacré à la pensée socio-politique et à l'attitude de J. v. Sonnenfels face à la Révolution, ces écrivains qui avaient pourtant joué un rôle non négligeable dans la diffusion des idées révolutionnaires sont juste mentionnés en passant et, à part A. Hoffmann et le comte Pergen, leurs adversaires, comme p. ex. J. Richter, sont passés sous silence, ce qui fausse quelque peu l'image de la réception de la Révolution française. Si H. Reinalter résume les thèses de ses prédécesseurs (notamment Wangermann, K. Benda et Silagi), si la bibliographie mentionne bien des travaux d'historiens, elle oublie ceux des littéraires qui pouvaient contribuer à combler cette lacune (cf. L. Bodi: *Tauwetter in Wien*, 1977, et R. Bauer, notamment *De Joseph II à Napoléon. Les Ecrivains autrichiens et la Révolution*, in: *Les Lumières en Hongrie, en Europe centrale et en Europe orientale*, Budapest 1981). Pendant qu'à Vienne comme ailleurs, la radicalisation de la Révolution avait provoqué un revirement sensible et suscité des sentiments patriotiques, la réaction conservatrice, qui triompha avec François II, trouva certes un écho dans la population, mais amena aussi plus d'un ancien partisan des réformes joséphistes à passer dans l'opposition et quelques-uns d'entre eux à se radicaliser et à former de petits groupes clandestins, dont l'activité fut, il est vrai, considérablement entravée par la censure et les mesures de police, jusqu'à ce que l'arrestation, le procès des jacobins à Vienne en 1794 et la condamnation à de lourdes peines de prison ainsi que l'exécution de plusieurs d'entre eux, notamment Hebenstreit et S. v. Taufferer, signifiât le triomphe de la réaction et un coup d'arrêt pour le jacobinisme autrichien, d'autant plus qu'il n'avait pas trouvé beaucoup de résonance dans la population. Parallèlement H. Reinalter mentionne différents groupes dans les provinces autrichiennes, comme p. ex. la »Steyrische Komplizität« de Th. Schedel, et parle rapidement des démocrates engagés tels que P. Basulko, F. S. Spaun, J. Leibetseder, J. Ferrari, K. Gilowsky, F. de Paula Herbert et F. G. Dirnböck. Le baron Riedel, évoqué plus en détail à plusieurs reprises et dont le »Aufruf an alle Deutsche zu einem antiaristokratischen Gleichheitsbund«, déjà publié par A. Körner (*Die Wiener Jakobiner*, 1972), est repris en note, fait l'objet d'un chapitre tout comme l'existence vagabonde et la propagande révolutionnaire de l'abbé J. Rendler, moins connu. Mais combien y eut-il de jacobins autrichiens? Bien qu'il attribue plutôt généreusement le qualificatif de jacobin, H. Reinalter souligne qu'il n'y en avait qu'un petit nombre. 36 personnes ont été incarcérées, mais, comme p. ex. le poète M. J. Prandstetter, ils n'étaient pas tous des démocrates, d'autres, parfois plus radicaux, continuèrent, il est vrai, à vivre dans la clandestinité. Pour la Bohême, H. Reinalter n'en admet qu'un seul, J. F. Opiz, mais évoque, comme pour l'Autriche, le mécontentement des paysans, (suscité par les réformes agraires et fiscales ainsi que par les mesures de recrutement), des citadins, (provoqué par l'augmentation des prix et la faim), d'un groupe de réformés (*Helvetische Gesellschaft*) et des états de Bohême, qui réclamaient le rétablissement de leurs anciens privilèges. Les jacobins hongrois, qui selon K. Benda étaient deux à trois cents, étaient en tout cas bien plus nombreux, y compris à être impliqués dans le procès antijacobin. Tandis que l'Autrichien K. Gilowsky, qui se suicida en prison, craignait pour l'état multinational qu'était l'Autriche-Hongrie et qu'en Autriche le problème national ne jouait qu'un rôle secondaire, sauf en Styrie et dans le Haut Adige, pour les Hongrois les doléances sociales et nationales se confondaient plus ou moins, comme il ressort aussi de la comparaison du rôle qu'a joué l'idée de nation chez les uns et les autres. Les idées et l'activité d'I. v. Martinovics, le plus représentatif des Hongrois, qui, avec plusieurs autres, fut exécuté en 1795, sont exposés un peu plus en détail.

Si l'on peut se réjouir que H. Reinalter évoque dans ce livre bien des aspects et des personnages parfois peu connus, on regrette souvent qu'il le fasse trop rapidement, et comme les différents articles de ce livre n'ont pas été assez retravaillés et que l'auteur ne suit ni un ordre chronologique, ni un ordre vraiment thématique, les mêmes faits et personnages se trouvent mentionnés à plusieurs reprises, souvent sans que cela apporte un éclairage supplé-

mentaire. En outre, l'ouvrage, qui, à en juger par le petit glossaire et la chronologie de la Révolution française, est destiné à un large public, est déparé par plusieurs négligences (cf. p. ex. »die Fehler ..., die im Ancien Régime und schon vorher(!) von den französischen Königen und ihren Beratern begangen wurden«, 143) ou par des affirmations insuffisamment étayées comme p. ex. la »politisation« qui se faisait sentir après 1750 (18).

Gonthier-Louis FINK, Strasbourg

Jürgen STEINER, Die Artistenfakultät der Universität Mainz 1477–1562, Stuttgart (Franz Steiner Verlag) 1989, XV–654 p.

L'apparition et la multiplication des universités allemandes a été un des phénomènes majeurs de l'histoire culturelle européenne du XV^e siècle, d'autant plus remarquable que, comme l'a récemment montré R. C. Schwinges (*Deutsche Universitätsbesucher im 14. und 15. Jahrhundert. Studien zur Sozialgeschichte des Alten Reiches*, Wiesbaden, 1986), le succès de l'institution s'est appuyé sur une croissance extrêmement vive des effectifs d'étudiants. Ce fait montre bien à quel point la création d'universités en Allemagne répondait à cette date à une demande non seulement politique mais sociale.

Il est donc tout à fait souhaitable que des études détaillées soient consacrées à ces universités. Celle de Mayence n'était pas la mieux lotie en la matière, malgré les deux livres relativement récents d'H. Diener et H. Mathy. Il faut dire que, par rapport à la plupart des universités allemandes de la même époque, Mayence souffre du désavantage de ne pas avoir gardé, pour les premières décennies de son histoire, la matricule qui permettrait d'étudier en détail son recrutement et ses effectifs. Du fait de cette irrémédiable lacune, J. Steiner a donc dû renoncer à écrire une véritable histoire sociale de l'université de Mayence. Il s'est également abstenu de retracer l'histoire »événementielle« de cette université, de sa création en 1477 à sa prise en main par les Jésuites en 1562. On peut lire cette histoire dans les travaux déjà existants et J. Steiner s'est contenté, dans son premier et son dernier chapitre, d'évoquer rapidement l'initiative fondatrice de l'archevêque Diether von Isenburg et la »crise« finale, opportunément réglée par l'arrivée des Jésuites, dans le cadre général de leur politique de »fortification« des évêchés de l'Allemagne du Sud-Ouest face aux Réformés.

Fondé principalement sur une étude minutieuse des statuts, le livre de J. Steiner est essentiellement consacré au système institutionnel et pédagogique de la faculté des arts de Mayence. Pourquoi la seule faculté des arts? On peut regretter cette limitation (encore qu'il donne chemin faisant des indications sur les autres facultés) mais il est vrai qu'à Mayence comme dans les autres universités allemandes, la faculté des arts était certainement la plus nombreuse et celle dont l'enseignement représentait l'enjeu intellectuel le plus important: la délicate cohabitation des deux »voies« (*via antiqua* et *via moderna*) au XV^e siècle, la réception de l'humanisme au XVI^e, ces deux problèmes majeurs de la culture européenne du temps y trouvaient un écho direct. En huit chapitres clairs et parfaitement documentés, J. Steiner examine donc successivement la création des deux collèges ou »bourses« (Algesheim et Schenkenberg), la rédaction des statuts, les institutions administratives de la faculté, les diverses catégories de régents, l'organisation des collèges, la rémunération des professeurs (qui, comme dans d'autres universités d'Empire, vivaient de prébendes réservées dans diverses églises de Mayence même ou d'autres villes du diocèse: Bingen, Francfort, etc.). Le chapitre VIII, particulièrement riche, est consacré à la pédagogie, c'est-à-dire aux exercices scolaires (lectures, disputes) et au système des examens. Le chapitre IX évoque, trop rapidement, le problème de la place de la faculté des arts dans l'ensemble de l'université.

La nature même de la documentation, avant tout normative, et le plan adopté donnent évidemment à l'ensemble une allure un peu statique et descriptive, encore que dans chaque